

DUMAS
ALEXANDRE

LA
SAN-FELICE,
TOME 09

Александр Дюма
La San-Felice, Tome 09

«Public Domain»

Дюма А.

La San-Felice, Tome 09 / А. Дюма — «Public Domain»,

Содержание

LXXXIII	5
LXXXIV	10
LXXXV	14
LXXXVI	18
LXXXVII	24
LXXXVIII	28
Конец ознакомительного фрагмента.	32

Alexandre Dumas

La San-Felice, Tome 09

LXXXIII

L'APPARITION

L'exécution de Caracciolo répandit dans Naples une consternation profonde. À quelque parti que l'on appartînt, on reconnaissait, dans l'amiral, un homme à la fois considérable par la naissance et par le génie; sa vie avait été irréprochable et pure de toutes ces souillures morales dont est si rarement exempte la vie d'un homme de cour. Il est vrai que Caracciolo n'avait été un homme de cour que dans ses moments perdus, et, dans ces moments-là, on l'a vu, il avait essayé de défendre la royauté avec autant de franchise et de courage qu'il avait défendu depuis la patrie.

Cette exécution fut, surtout pour les prisonniers sous les yeux desquels elle avait eu lieu, un terrible spectacle. Ils y virent leur propre sentence, et, lorsque, au coucher du soleil, ainsi que le portait le jugement, la corde fut coupée et que ce cadavre, sur lequel tous les yeux étaient fixés, n'étant plus soutenu par rien, plongea dans la mer rapidement, entraîné par les boulets qu'on lui avait attachés aux pieds, un cri terrible, parti de la bouche des prisonniers, s'échappa de tous les bâtiments, et, courant à la surface des flots comme la plainte de l'esprit de la mer, eut son écho dans les flancs mêmes du *Foudroyant*.

Le cardinal ignorait tout ce qui venait de se passer dans cette terrible journée, non-seulement le procès, mais encore l'arrestation de Caracciolo. – Nelson, on l'a vu, avait eu grand soin de se faire amener le prisonnier par le *Granatello*, défendant expressément de le faire passer par le camp de Ruffo; car, à coup sûr, le cardinal n'eût point permis qu'un officier anglais, avec lequel, d'ailleurs, il était depuis quelques jours en complète dissidence sur un point d'honneur aussi important que celui des traités, mît la main sur un prince napolitain, ce prince napolitain fût-il son ennemi; à plus forte raison sur Caracciolo, avec lequel il avait fait une espèce d'alliance sinon offensive, du moins défensive.

On se rappelle, en effet, qu'en se quittant sur la plage de Cotona, le cardinal et le prince s'étaient promis de se sauvegarder l'un l'autre, et, à cette époque où l'on ne pouvait rien préjuger sur l'avenir, à moins d'être doué de l'esprit prophétique, on pouvait aussi bien penser que ce serait le prince qui sauvegarderait Ruffo, que Ruffo qui sauvegarderait le prince.

Cependant, aux coups de canon tirés à bord du *Foudroyant*, et à la vue d'un cadavre suspendu à la vergue de misaine, on était accouru dire au cardinal qu'une exécution venait, sans aucun doute, d'avoir lieu à bord de la frégate *la Minerve*. Entraîné alors par un simple mouvement de curiosité, le cardinal monta sur la terrasse de sa maison. Il vit, à l'oeil nu, en effet, un cadavre qui se balançait en l'air, et envoya chercher une longue-vue. Mais, depuis que le cardinal avait quitté Caracciolo, celui-ci avait laissé pousser ses cheveux et sa barbe, ce qui, à cette distance surtout, le rendait méconnaissable à ses yeux. En outre, Caracciolo, pendu dans les habits sous lesquels il avait été pris, était vêtu en paysan. Le cardinal pensa donc que ce cadavre était celui de quelque espion qui s'était laissé prendre; et, sans plus se préoccuper de cet incident, il allait redescendre dans son cabinet, lorsqu'il vit une barque se détacher des flancs de *la Minerve* et s'avancer directement vers lui.

Cet incident le maintint à sa place.

Au fur et à mesure que la barque s'approchait, le cardinal demeurait convaincu que c'était à lui que l'officier qui la montait avait affaire. Cet officier portait l'uniforme de la marine napolitaine, et, quoiqu'il eût été difficile au cardinal d'appliquer un nom à son visage, ce visage ne lui était pas tout à fait inconnu.

Arrivé à quelques pas de la plage, l'officier, qui, depuis longtemps, de son côté, avait reconnu le cardinal, le salua respectueusement et lui montra le pli qu'il portait.

Le cardinal descendit et se trouva en même temps que le messenger à la porte de son cabinet.

Le messenger s'inclina, et, présentant le papier au cardinal:

–À Votre Éminence, dit-il, de la part de Son Excellence le comte de Thurn, capitaine de la frégate *la Minerve*.

–Y a-t-il une réponse, monsieur? demanda le cardinal.

–Non, Votre Éminence, répondit l'officier.

Et, s'inclinant, il se retira.

Le cardinal demeura assez étonné, son papier à la main. La faiblesse de sa vue le forçait à rentrer dans son cabinet pour en prendre lecture. Il eût pu rappeler l'officier et l'interroger; mais celui-ci avait répondu, avec un désir visible de se retirer: «Il n'y a point de réponse.» Il le laissa donc continuer son chemin, rentra dans son cabinet, appela des lunettes au secours de ses mauvais yeux, ouvrit la lettre et lut:

Rapport à Son Éminence le cardinal Ruffo sur l'arrestation, le jugement, la condamnation et la mort de François Caracciolo.

Le cardinal ne put retenir un cri dans lequel il y avait plus d'étonnement que de douleur: il croyait avoir mal lu.

Il relut; puis l'idée lui vint alors que ce cadavre qu'il avait vu flotter à la pointe d'une vergue, au bout d'une corde, était celui de l'amiral Caracciolo.

–Oh! murmura-t-il en laissant tomber son bras inerte le long de son corps, où en sommes-nous, si les Anglais viennent pendre les princes napolitains jusque dans le port de Naples?

Puis, après un instant, s'asseyant à son bureau et ramenant de nouveau la lettre sous ses yeux, il lut:

«Éminence,

Je dois faire savoir à Votre Éminence que j'ai reçu ce matin, de l'amiral lord Nelson, de me porter immédiatement à bord de son bâtiment accompagné des cinq officiers de mon bord. J'ai accompli aussitôt cet ordre, et, en arrivant à bord du *Foudroyant*, j'ai reçu l'invitation par écrit de former sur le vaisseau même un conseil de guerre pour y juger le chevalier don Francesco Caracciolo, accusé de rébellion, envers Sa Majesté, notre auguste maître, et de porter une sentence sur la peine encourue par son délit. Cette invitation a été suivie immédiatement, et un conseil de guerre a été formé dans le carré des officiers dudit vaisseau. J'y ai, en même temps, fait amener le coupable. Je l'ai d'abord fait reconnaître par tous les officiers comme étant bien l'amiral; ensuite, je lui ai fait lire les charges réunies contre lui et lui ai demandé s'il avait quelque chose à dire pour sa défense. Il a répondu que *oui*; et, toute liberté lui ayant été donnée de se défendre, ses défenses se sont bornées à la dénégation d'avoir volontairement servi l'infâme République et à l'affirmation qu'il ne l'avait fait que contraint et forcé et sous la menace positive de le faire fusiller. Je lui ai adressé ensuite d'autres demandes, en réponse desquelles il n'a pu nier qu'il n'eût combattu en faveur de la soi-disant République contre les armées de Sa Majesté. Il a avoué aussi avoir dirigé l'attaque des chaloupes canonnières qui s'est opposée à l'entrée des troupes de Sa Majesté à Naples; mais il a déclaré qu'il ignorait que ces troupes fussent conduites par le cardinal, et qu'il les regardait simplement comme des bandes d'insurgés. Il a, en outre, avoué avoir donné par écrit des ordres tendants à s'opposer à la marche de l'armée royale. Enfin, interrogé pourquoi, puisqu'il servait contre sa volonté, il n'avait point essayé de se réfugier à Procida, ce qui était, en même temps, un moyen de se rallier au gouvernement légitime et d'échapper au gouvernement usurpateur, il a répondu qu'il n'avait point pris ce parti dans la crainte d'être mal reçu.

»Éclairé sur ces divers points, le conseil de guerre, à la majorité des voix, a condamné François Caracciolo non-seulement à la peine de mort, mais encore à une mort ignominieuse.

»Ladite sentence ayant été présentée à milord Nelson, il a approuvé la condamnation et ordonné qu'à cinq heures de ce même jour la sentence fût mise à exécution, en pendant le condamné à la vergue de misaine et en l'y laissant pendu jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle la corde serait coupée et le corps jeté à la mer.

»Ce matin, à midi, j'ai reçu cet ordre; à une heure et demie, le coupable, condamné, était transporté à bord de *la Minerve* et mis en chapelle, et, à cinq heures du soir, la sentence était accomplie selon l'ordre qui en avait été donné.

»Je m'empresse, pour remplir mon devoir, de vous faire cette communication, et, avec le profond respect que je vous ai voué, j'ai l'honneur d'être,

»De Votre Éminence,

»Le très-dévoué serviteur,

»Comte DE THURN.»

Ruffo, atterré, relut deux fois la dernière phrase. Cette communication était-elle l'accomplissement d'un devoir, ou simplement une insulte.

En tout cas, c'était un défi.

Ruffo y vit une insulte.

En effet, seul, comme vicaire général, seul, comme *aller ego* du roi, Ruffo avait le droit de vie et de mort dans le royaume des Deux-Siciles. D'où venait donc que cet intrus, cet étranger, cet Anglais, dans le port de Naples, sous ses yeux, pour le défier sans doute, – après avoir déchiré la capitulation, après avoir, à l'aide d'une équivoque indigne d'un soldat loyal, fait conduire sous le feu des vaisseaux les tartanes qui portaient les prisonniers, – condamnait à mort, et à une mort infâme, un prince napolitain, plus grand que lui par la naissance, égal à lui par la dignité?

Qui avait donné à ce juge improvisé de pareils pouvoirs?

En tout cas, si ces pouvoirs avaient été donnés à un autre, les siens étaient annulés.

Il est vrai que les gibets étaient dressés à Ischia; mais lui, Ruffo, n'avait rien à faire avec les îles. Les îles n'avaient point, comme Naples, été reconquises par lui; elles l'avaient été par les Anglais. Il n'y avait point de traité avec les îles. Enfin, le bourreau de Procida, Speciale, était un juge sicilien envoyé par le roi, et qui, conséquemment, condamnait légalement au nom du roi.

Mais Nelson, sujet de Sa Majesté Britannique George III, comment pouvait-il condamner au nom de Sa Majesté Sicilienne Ferdinand Ier?

Ruffo laissa tomber sa tête dans sa main. Un instant, tout ce que nous venons de dire se heurta et bouillonna dans son cerveau; puis, enfin, sa résolution fut prise. Il saisit une plume, et écrivit au roi la lettre suivante:

A Sa Majesté le roi des Deux-Siciles.

«Sire,

»L'oeuvre de la restauration de Votre Majesté est accomplie, et j'en bénis le Seigneur.

»Mais c'est à la suite de beaucoup de peines et de longues fatigues que cette restauration s'est accomplie.

»Le motif qui m'avait fait prendre la croix d'une main et l'épée de l'autre n'existe plus.

»Je puis donc-je dirai plus-je dois donc rentrer dans cette obscurité dont je ne suis sorti qu'avec la conviction de servir les desseins de Dieu et dans l'espérance d'être utile à mon roi.

»D'ailleurs, l'affaiblissement de mes facultés physiques et morales m'en fait un besoin, quand ma conscience ne m'en ferait pas un devoir.

»J'ai donc l'honneur de supplier Votre Majesté de vouloir bien accepter ma démission.

»J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

»F. cardinal RUFFO.»

A peine cette lettre était-elle expédiée à Palerme par un messenger sûr et qui était autorisé à requérir au besoin la première barque venue pour passer en Sicile, qu'il fut donné au cardinal avis de la publication de la note de Nelson, note dans laquelle l'amiral anglais accordait vingt-quatre heures aux

républicains de la ville, et quarante-huit à ceux des environs de la capitale, pour faire leur soumission au roi Ferdinand.

Au premier regard qu'il jeta sur cette note, il reconnut celle qu'il avait refusé à Nelson de faire imprimer. Cette note, comme tout ce qui sortait de la plume de l'amiral anglais, portait le caractère de la violence et de la brutalité.

En lisant cette note et en voyant le pouvoir que s'y attribuait Nelson, le cardinal se félicita d'autant plus d'avoir envoyé sa démission.

Mais, le 3 juillet, il recevait de la reine cette lettre, qui lui annonçait que sa démission était refusée:

«J'ai reçu et lu avec le plus grand intérêt et la plus profonde attention la très-sage lettre de Votre Éminence, en date du 29 juin.

»Tout ce que je pourrais dire à Votre Éminence des sentiments de gratitude dont mon coeur sera éternellement rempli à son égard resterait de beaucoup au-dessous de la vérité. J'apprécie ensuite ce que Votre Éminence me dit à l'endroit de sa démission et de son désir de repos. Mieux que personne, je sais combien la tranquillité est chose désirable, et combien ce calme devient précieux après avoir vécu au milieu des agitations et de l'ingratitude que porte avec soi le bien que l'on fait.

»Elle l'éprouve depuis quelques mois seulement, Votre Éminence: qu'elle sache donc combien je dois être plus fatiguée, moi qui l'éprouve depuis vingt-deux ans! Non, quoi que dise Votre Éminence, je ne puis admettre son affaiblissement; car, quel que soit son dégoût, les admirables actions qu'elle a accomplies et la série de lettres à moi écrites avec tant de finesse et de talent prouvent, au contraire, toute la force et toute la puissance de ses facultés. C'est donc à moi, au lieu d'accepter cette fatale démission donnée par Votre Éminence dans un moment de fatigue, d'éperonner, au contraire, votre zèle, votre intelligence et votre coeur à terminer et à consolider l'oeuvre si glorieusement entreprise par vous, et à la poursuivre en rétablissant l'ordre à Naples, sur une base si sûre et si solide, que, du terrible malheur qui nous est arrivé, naisse un bien et une amélioration pour l'avenir, et c'est ce que me fait espérer le génie actif de Votre Éminence.

»Le roi part demain soir avec le peu de troupes qu'il a pu réunir. De vive voix, beaucoup de choses s'éclairciront qui restent obscures par écrit. Quant à moi, j'éprouve une peine horrible à ne pas pouvoir accompagner le roi. Mon coeur eût été bien joyeux de voir son entrée à Naples. Entendre les acclamations de cette partie de son peuple qui lui est restée fidèle serait un baume infini pour mon coeur et adoucirait cette cruelle blessure dont je ne guérirai jamais. Mais mille réflexions m'ont retenue, et je reste ici pleurant et priant pour que Dieu illumine et fortifie le roi dans cette grande entreprise. Beaucoup de ceux qui accompagnent le roi vous porteront de ma part l'expression de ma vraie et profonde reconnaissance, ainsi que ma sincère admiration pour toute la miraculeuse opération que vous avez accomplie.

»Je suis trop sincère cependant pour ne pas dire à Votre Éminence que cette capitulation avec les rebelles m'a souverainement déplu, et surtout après ce que je vous avais écrit et d'après ce que je vous avait dit. Aussi me suis-je tue là-dessus, ma sincérité ne me permettant pas de vous complimenter. Mais, aujourd'hui, tout est fini pour le mieux, et, comme je l'ai déjà dit à Votre Éminence, de vive voix, tout s'expliquera et, je l'espère, aura bonne fin, tout ayant été fait pour le plus grand bien et la plus grande gloire de l'État.

»J'oserai, maintenant que Votre Éminence a un peu moins de travail à faire, la prier de m'entretenir régulièrement de toutes les choses importantes qui arriveront, et elle peut compter sur ma sincérité à lui en dire mon avis. Une seule chose me désespère, c'est de ne pouvoir l'assurer de vive voix de la vraie, profonde et éternelle reconnaissance et estime avec laquelle je suis, de Votre Éminence,

»La sincère amie,

»CAROLINE.»

D'après ce que nous avons démontré à nos lecteurs, par tous les détails précédents, par les lettres des augustes époux que l'on a déjà lues, par celles de la reine que l'on vient de lire, il est facile de voir que le cardinal Ruffo, auquel un sentiment de droiture nous entraîne à rendre justice, a été, dans cette terrible réaction de 1799, le bouc émissaire de la royauté. Le romancier a déjà corrigé quelques-unes des erreurs des historiens: *-erreurs intéressées* de la part des écrivains royalistes, qui ont voulu le rendre responsable, aux yeux de la postérité, des massacres commis à l'instigation d'un roi sans cœur et d'une reine vindicative; *-erreurs innocentes* de la part des écrivains patriotes, qui, ne possédant point les documents que la chute d'un trône pouvait seule mettre dans les mains d'un écrivain impartial, n'ont point osé faire peser sur deux têtes couronnées une si terrible imputation, et leur ont cherché non-seulement un complice, mais encore un instigateur.

Maintenant, reprenons notre récit. Non-seulement nous ne sommes point à la fin, mais à peine sommes-nous au commencement de la honte et du sang.

LXXXIV

CE QUI EMPÊCHAIT LE COLONEL MEJEAN DE SORTIR DU FORT SAINT-ELME AVEC SALVATO, PENDANT LA NUIT DU 27 AU 28 JUIN

On se rappelle que, peu confiants, non pas dans la parole de Ruffo, mais dans l'adhésion de Nelson, Salvato et Luisa étaient allés chercher un refuge au château Saint-Elme, et l'on n'a point oublié que ce refuge avait été accordé par le comptable Mejean moyennant la somme de vingt-cinq mille francs par personne.

Salvato, on se le rappelle encore, dans un voyage rapide qu'il avait fait à Molise, avait réalisé une somme de deux cent mille francs.

Sur cette somme, cinquante mille francs, à peu près, avaient passé dans l'organisation de ses volontaires calabrais, dans les dépenses que les besoins des plus pauvres avaient nécessitées, dans l'aide donnée aux blessés et dans les gratifications accordées aux serviteurs qui leur avaient rendu des soins pendant leur séjour au Château-Neuf.

Cent vingt-cinq mille francs, comme l'avait écrit Salvato à son père, avaient été enterrés, dans une cassette, au pied du laurier de Virgile, près de la grotte de Pouzzoles.

Au moment de se séparer de Michele, qui avait suivi le sort de ses compagnons et qui s'était embarqué à bord des tartanes, Salvato avait fait accepter au jeune lazzarone, afin qu'il ne se trouvât point complètement dénué sur la terre étrangère, une somme de trois mille francs.

Il restait donc à Salvato, au moment où il se réfugia au fort Saint-Elme, une somme de vingt-deux à vingt-trois mille francs.

Son premier acte, au moment où il vint demander, au prix de quarante mille francs, l'hospitalité convenue entre le commandant du château Saint-Elme et lui, fut de remettre au colonel Mejean la moitié de la somme arrêtée, c'est-à-dire vingt mille francs, en lui promettant le reste pour la nuit même.

Le colonel Mejean compta les vingt mille francs avec le plus grand soin, et, comme le compte s'y trouvait, le colonel installa Salvato et Luisa dans les deux meilleures chambres du château, après avoir enfermé les vingt mille francs dans le tiroir de son bureau.

Le soir venu, Salvato annonça au colonel Mejean qu'il serait obligé de faire une course de nuit. Il le pria, en conséquence, de lui donner le mot d'ordre, afin de pouvoir rentrer au château quand le but de cette course serait rempli.

Mejean répondit que Salvato, militaire, devait connaître mieux que personne la rigidité des règlements militaires; qu'il lui était impossible de confier à qui que ce fût un mot d'ordre qui, tombé dans une oreille infidèle, pouvait compromettre la sûreté du fort; mais, devinant pourquoi Salvato demandait à quitter momentanément le fort, il ajouta qu'il pouvait faire accompagner Salvato d'un de ses officiers, ou, s'il préférait sa compagnie, l'accompagner lui-même.

Salvato répondit que la compagnie du colonel Mejean lui était on ne peut plus agréable, et que, si le colonel Mejean était libre, cette course aurait lieu la nuit même.

La chose était impossible, le lieutenant-colonel auquel la garde du château devait être confiée ne devant revenir que dans la journée du surlendemain.

Le colonel ajouta fort galamment, au reste, que, si c'était pour le paiement des vingt mille francs, il pouvait, ayant un gage vivant entre les mains, et la moitié du prix convenu étant donnée d'avance, il pouvait attendre quelques jours.

Salvato répondit que les bons comptes font les bons amis, et que plus tôt il pourrait donner au colonel les vingt-mille francs restants, mieux vaudrait pour tous deux.

La vérité était que le colonel Mejean avait réservé la prochaine nuit à une négociation personnelle. Il voulait tenter auprès du cardinal Ruffo une seconde ouverture, et, en conséquence, lui avait fait demander un sauf-conduit pour un de ses officiers, chargé de nouvelles propositions pour la reddition du fort.

Cet officier, c'était lui-même.

On ne nous accusera point de ménager nos compatriotes. Il s'est trouvé, du commissaire Feypoult au colonel Mejean, dans toute cette affaire de la conquête de Naples, quelques misérables comme les bureaux en dégorgent toujours à la suite des armées; et, de même que nous avons glorifié ceux qui avaient droit à la gloire, il faut que nous jetions la honte à la face de ceux qui n'ont droit qu'à la honte.

Le devoir du cardinal Ruffo était d'accueillir toutes les ouvertures ayant pour but de ménager l'effusion du sang. Il envoya donc, à l'heure convenue, c'est-à-dire à dix heures du soir, le marquis Malaspina, porteur du sauf-conduit, et lui donna une escorte de dix hommes pour le faire respecter.

Le colonel Mejean revêtit un habit bourgeois, se donna à lui-même pleins pouvoirs pour traiter, et, sous le titre de secrétaire du commandant du fort, suivit le marquis Malaspina et ses dix hommes.

A onze heures, après être descendu par l'Infrascata, la rue Floria et la route de l'Arenaccia, jusqu'au pont de la Madeleine, le faux secrétaire arrivait à la maison du cardinal et était introduit près de Son Éminence.

Cette entrevue avait lieu-forcé que nous sommes de revenir en arrière par les divers embranchements des nombreux épisodes de notre histoire-dans la nuit du 27 au 28 juin, avant que le cardinal connût le manque de foi de Nelson, mais quand, au contraire, ayant reçu dans la journée, des capitaines Troubridge et Ball, l'assurance que l'amiral ne s'opposait point à l'embarquement, il croyait encore à la fidèle observance des traités.

Seulement, nous l'avons dit, le colonel Mejean avait déjà fait une première tentative auprès du cardinal, tentative qui avait été repoussée par cette simple réponse: «Je fais la guerre avec du fer et non avec de l'or!»

Le cardinal Ruffo, déjà prévenu contre Mejean, fit donc médiocre visage à son secrétaire, ou plutôt, sans s'en douter, à lui-même:

—Eh bien, monsieur, lui dit-il, êtes-vous chargé de me faire de vive voix des propositions, je ne dirai pas plus raisonnables, mais plus militaires que celles qui m'avaient été faites par écrit, et auxquelles vous connaissez sans doute ma réponse?

Mejean se mordit les lèvres.

—Mes propositions, c'est-à-dire celles du colonel Mejean, que j'ai l'honneur de représenter près de Votre Éminence, dit-il, ont deux faces: l'une spécifique, et par laquelle l'humanité m'ordonne de débiter; l'autre militaire, à laquelle le colonel ne recourra qu'à la dernière extrémité, mais à laquelle il recourra si Votre Éminence l'y force.

—J'écoute, monsieur.

—Mes collègues, ou plutôt les collègues du colonel Mejean, le commandant Massa et le commandant L'Aurora, ont traité et ont fait et obtenu les conditions que des rebelles pouvaient faire et doivent être trop contents d'avoir obtenues. Mais il n'en est point ainsi du colonel Mejean: ce n'est point un rebelle, c'est un ennemi, et un ennemi puissant, puisqu'il représente la France. S'il traite, il a donc droit à une meilleure capitulation que celle de MM. L'Aurora et Massa.

—C'est trop juste, répondit le cardinal, et voici celle que j'offre: Les Français sortiront du fort Saint-Elme tambours battants, mèche allumée, avec tous les honneurs de la guerre, et se réuniront à leurs compatriotes, encore en garnison à Capoue et à Gaete, sans aucun engagement qui enchaîne leur libre arbitre.

—Je ne vois pas là une grande amélioration sur le traité fait entre Votre Éminence et les commandants Massa et L'Aurora; eux aussi sortaient tambours battants, mèche allumée, et avaient droit de rester à Naples ou de se retirer en France.

–Oui; mais, sur la plage, avant de s'embarquer, ils déposaient les armes.

–Simple formalité, Votre Éminence en conviendra. Qu'eussent fait de leurs armes des bourgeois révoltés partant pour l'exil ou restant chez eux?

–Alors, chez vous, monsieur, il me semble du moins, répliqua le cardinal, la question d'orgueil militaire est complètement mise de côté?

–C'est la question avec laquelle on dirige les fanatiques et les sots. Les hommes intelligents, – et Votre Éminence ne trouvera point mauvais que je la range dans cette dernière catégorie, – les hommes intelligents voient au delà de cette fumée qu'on appelle la vanité.

–Et que voyez-vous, monsieur, ou plutôt que voit le commandant Mejean au delà de cette fumée que l'on appelle la vanité?

–Il voit une affaire, et même une bonne affaire, pour Votre Éminence et lui.

–Une bonne affaire? Je me connais mal en affaires, monsieur, je vous en préviens. N'importe, expliquez-vous.

–Voici deux forts rendus sur trois, c'est vrai; mais le troisième, et par sa position et par les hommes qui la défendent, est à peu près imprenable, ou bien nécessitera un long siège. Où sont vos ingénieurs, où sont vos pièces de gros calibre, où est votre armée pour faire le siège d'une citadelle comme celle que commande le colonel Mejean? Vous échouerez en arrivant au but, et, en échouant, Votre Éminence perdra tout le mérite d'une campagne magnifique, tandis que, pour quelques misérables centaines de mille livres que vous pouvez, en supposant que vous ne les ayez pas, lever en deux heures sur Naples vous couronnez l'édifice de la restauration et vous pouvez dire au roi: «Sire, le général Mack, avec une armée de soixante mille soldats, avec cent canons, avec un trésor de vingt millions, a perdu les États romains, Naples, la Calabre, le royaume enfin; moi, avec quelques paysans, j'ai reconquis tout ce que le général Mack avait perdu. Il m'en a coûté, il est vrai, cinq cent mille francs ou un million pour prendre le fort Saint-Elme; mais qu'est-ce qu'un million comparé au dégât qu'il pouvait faire? Car, enfin, sire, vous le savez mieux que personne, pourrez-vous ajouter, le fort Saint-Elme a été bâti, non point pour défendre Naples, mais pour la menacer, et la preuve, c'est qu'il existe une loi, rendue par votre auguste père, qui défend d'élever des maisons au-dessus d'une certaine hauteur, attendu qu'à une certaine hauteur, elles pourraient gêner le jeu des boulets et des obus. Or, Naples bombardée, ce n'était point une perte de cinq cent mille francs ou d'un million, c'était une perte incalculable.» Et, devant cette explication de votre conduite, le roi, croyez-moi, est un homme d'un trop grand sens pour ne point vous donner raison.

–Alors, en cas de siège, reprit le cardinal, le colonel Mejean compte bombarder Naples?

–Mais sans doute.

–Ce sera une infamie gratuite.

–Pardon, Votre Éminence, ce sera un cas de légitime défense: on nous attaque, nous ripostons.

–Oui, mais ripostez du côté où l'on vous attaque, et, comme on vous attaquera du côté opposé à la ville, vous ne pourrez pas riposter du côté de la ville.

–Bon! qui sait où vont les boulets et les bombes?

–Ils vont du côté où on les pointe, monsieur: la chose est parfaitement sue, au contraire.

–Eh bien, on les pointera du côté de la ville, en ce cas.

–Pardon, monsieur; mais, si vous portiez l'habit militaire, au lieu de porter l'habit bourgeois, vous sauriez qu'une des premières lois de la guerre défend aux assiégés de tirer sur les maisons situées en un point d'où ne vient point l'attaque. Or, les batteries que l'on dirigera contre le château Saint-Elme étant établies du côté opposé à la ville, le feu du château Saint-Elme, sous peine de manquer à toutes les conventions qui régissent les peuples civilisés, ne pourra lancer un seul boulet, un seul obus, ou une seule bombe du côté opposé aux batteries qui l'attaqueront. Ne vous obstinez donc pas dans une erreur que ne commettrait certainement point le colonel Mejean, si j'avais l'honneur de discuter avec lui, au lieu de discuter avec vous.

–Et si, cependant, il la commettait, cette erreur, et qu'au lieu de la reconnaître, il y persistât, que dirait Votre Éminence?

–Je dirais, monsieur, que, s'écartant des lois reconnues par tous les peuples civilisés, lois que la France, qui se prétend à la tête de la civilisation, doit connaître mieux qu'aucun autre pays, il doit s'attendre à être traité lui-même en barbare. Et, comme il n'y a pas de forteresse imprenable, et que, par conséquent, le fort Saint-Elme serait pris un jour ou l'autre, ce jour-là, lui et la garnison seraient pendus aux créneaux de la citadelle.

–Diable! comme vous y allez, monseigneur! dit le faux secrétaire avec une feinte gaieté.

–Et ce n'est pas le tout! dit le cardinal en se levant à la force de ses poignets appuyés sur la table et en regardant fixement l'ambassadeur.

–Comment, ce n'est pas le tout? Il lui arriverait donc encore quelque chose après avoir été pendu?

–Non, mais avant de l'être, monsieur.

–Et que lui arriverait-il, monseigneur?

–Il lui arriverait que le cardinal Ruffo, regardant comme indigne de son caractère et de son rang de discuter plus longtemps les intérêts des rois et la vie des hommes avec un coquin de son espèce, l'inviterait à sortir de sa maison, et, s'il n'obéissait pas à l'instant même, le ferait jeter par la fenêtre.

Le plénipotentiaire tressaillit.

–Mais, continua Ruffo en adoucissant sa voix jusqu'à la courtoisie et son visage jusqu'au sourire, comme vous n'êtes point le commandant du château Saint-Elme, que vous êtes seulement son envoyé, je me contenterai de vous prier, monsieur, de lui reporter mot pour mot la conversation que nous venons d'avoir ensemble, en l'assurant bien positivement qu'il est tout à fait inutile qu'il tente à l'avenir aucune nouvelle négociation avec moi.

Sur quoi, le cardinal s'inclina, et, d'un geste moitié poli, moitié impératif, indiqua la porte au colonel, qui sortit, plus furieux encore de voir sa spéculation manquée qu'humilié de l'injure qui lui était faite.

LXXXV

OU IL EST PROUVÉ QUE FRÈRE JOSEPH VEILLAIT SUR SALVATO

C'était pendant la matinée du 27 que Salvato et Luisa avaient quitté le Château-Neuf pour le fort Saint-Elme: le même jour, les châteaux devaient être rendus aux Anglais, et les patriotes embarqués.

Du haut des remparts, Salvato et Luisa avaient pu voir les Anglais prendre possession des forts et les patriotes descendre dans les tartanes.

Quoique tout parût s'accomplir loyalement et selon les conditions du traité, Salvato conserva les doutes qu'il avait conçus sur sa complète exécution.

Il est vrai que, pendant tout le jour et pendant toute la soirée du 27, le vent avait soufflé de l'ouest, et s'était opposé à ce que les tartanes missent à la voile.

Mais, pendant la nuit du 27 au 28, le vent avait sauté au nord-nord-ouest, et, par conséquent, était devenu tout à fait favorable au départ; cependant, les tartanes ne bougeaient pas.

Salvato, ayant Luisa appuyée à son bras, les regardait inquiet du haut des remparts, lorsqu'il fut joint par le colonel Mejean, lequel lui annonça que, contre son attente, le lieutenant-colonel étant de retour au fort vingt-quatre heures plus tôt qu'il ne le pensait, rien ne s'opposait à ce qu'il l'accompagnât dans la course qu'il comptait faire la prochaine nuit.

La chose fut donc arrêtée.

La journée se passa en conjectures. Le vent continuait d'être favorable, et Salvato ne voyait faire aucun préparatif de départ. Sa conviction était qu'il se préparait quelque catastrophe.

Du point élevé où il se trouvait, il planait sur tout le golfe, et pouvait voir, à l'aide d'une longue-vue, tout ce qui se passait dans les tartanes et même sur les vaisseaux de guerre.

Vers cinq heures, une barque, montée par un officier et quelques marins, se détacha des flancs du *Foudroyant* et s'avança vers l'une des tartanes.

Il se fit alors un grand mouvement à bord de la tartane que la barque venait d'accoster; douze personnes furent tirées de la tartane et descendirent dans la barque; puis la barque volta et rama de nouveau vers le *Foudroyant*, sur le pont duquel montèrent les douze patriotes, qui bientôt, pour ne plus reparaître, s'enfoncèrent dans les flancs du vaisseau.

Ce fait, dont Salvato cherchait en vain l'explication, lui donna beaucoup à penser.

La nuit vint. Cette excursion que devait faire Mejean inquiétait Luisa. Salvato lui en expliqua la cause en lui faisant part du marché qu'il avait conclu avec Mejean et moyennant lequel il avait acheté leur commun salut.

Luisa serra la main de Salvato.

–N'oublie pas, au besoin, lui dit-elle, que j'ai toute une fortune chez les pauvres Backer.

–Mais à cette fortune, qui n'est point entièrement à toi, répondit en souriant Salvato, n'était-il pas convenu que nous ne toucherions qu'à la dernière extrémité?

Luisa fit un signe affirmatif.

Une heure avant, la sortie du fort, c'est-à-dire vers les onze heures, on discuta si l'on irait au tombeau de Virgile, distant d'un quart de lieue à peu près du fort Saint-Elme, avec une petite escorte, c'est-à-dire en ayant l'air de faire une patrouille, – ou bien si Salvato et Mejean iraient seuls et déguisés.

On opta pour le déguisement.

On se procura deux habits de paysan. Il fut convenu que, si l'on faisait quelque rencontre inattendue, ce serait Salvato qui prendrait la parole. Il parlait le patois napolitain de telle façon, qu'il était impossible de le reconnaître pour ce qu'il était.

L'un prit un pic, et l'autre une bêche, et, à minuit, tous deux sortirent du fort. Ils semblaient deux ouvriers revenant de l'ouvrage et regagnant leur maison.

La nuit, sans être sombre, était nuageuse. La lune, de temps en temps, disparaissait derrière des masses de vapeurs dont elle avait peine à percer l'opacité.

Ils sortirent par une petite poterne faisant face au village d'Antiguano, mais prirent presque aussitôt un petit sentier tournant à gauche et conduisant à Pietra-Catella; puis ils s'engagèrent franchement dans le Vomero, prirent une ruelle qui les conduisit hors du village, laissèrent à gauche la Carone-del-Cielo, et, par l'étroit sentier qui conduit à la rampe du Pausilippe, ils gagnèrent le columbarium que l'on est convenu de désigner au voyageur sous le nom de tombeau de Virgile.

–Il est inutile, mon cher colonel, fit Salvato, de vous apprendre ce que nous venons chercher ici.

–Bon! quelque trésor enfoui à ce que je présume?

–Vous avez deviné. Seulement, la somme ne vaut pas la peine d'être désignée sous le non de trésor. Cependant, soyez tranquille, ajouta-t-il ou souriant, elle est suffisante pour m'acquitter envers vous.

Salvato s'avança vers le laurier et commença de fouiller la terre avec sa pioche.

Mejean le suivait d'un oeil avide.

Au bout de cinq minutes, le fer de la pioche résonna sur un corps dur.

–Ah! ah! fit Mejean, qui suivait l'opération avec une attention ressemblant à de l'anxiété.

–N'avez-vous point entendu raconter, colonel, dit en souriant Salvato, que les dieux mânes étaient les gardiens naturels des trésors?

–Si fait, répondit Mejean; seulement, je ne crois point à tout ce que l'on me raconte... Mais chut! n'entendez-vous point du bruit?

Tous deux écoutèrent.

–C'est une charrette qui roule dans la grotte de Pouzzoles, répondit Salvato au bout de quelques secondes.

Puis, se mettant à genoux, il écarta la terre avec les mains.

–C'est étrange! dit-il, il me semble que cette terre a été nouvellement remuée.

–Allons donc! dit Mejean, pas de mauvaise plaisanterie, mon hôte.

–Ce n'est point une plaisanterie, dit Salvato en tirant le coffret hors de terre: la cassette est vide.

Et il se sentit frissonner malgré lui. Il connaissait trop Mejean pour ignorer qu'il ne lui ferait point de grâce, et, d'ailleurs, il ne voulait point lui en demander.

–Il est bizarre, dit Mejean, qu'on ait pris l'argent et laissé la cassette. Secouez-la donc; peut-être entendrons-nous sonner quelque chose.

–Inutile! je sens bien, au poids, qu'elle est vide. D'ailleurs, entrons dans le columbarium, nous l'ouvrirons.

–Vous en avez la clef?

–Elle s'ouvre par un secret.

On entra dans le columbarium; Mejean tira de sa poche une petite lanterne sourde, battit le briquet et alluma.

Salvato poussa le ressort de la cassette: elle s'ouvrit.

Elle était vide, en effet; mais, à la place de l'or, elle contenait un billet.

Salvato et Mejean s'écrièrent en même temps:

–Un billet!

–Je comprends, dit Salvato.

–Bon! l'or est-il retrouvé? demanda vivement le colonel.

–Non; mais il n'est pas perdu, répliqua le jeune homme.

Et, ouvrant le billet, à la lueur de la lanterne sourde, il lut:

«Suivant tes instructions, je suis venu, dans la nuit du 27 au 28, chercher l'or qui était dans cette cassette, que je remets à cette même place, avec le présent billet.

» Frère JOSEPH.»

–Dans la nuit du 27 au 28! s'écria Mejean.

–Oui; de sorte que, si nous étions venus la nuit dernière, au lieu de celle-ci, nous fussions arrivés à temps.

–N'allez-vous pas dire que c'est ma faute? demanda vivement Mejean.

–Non; car le mal, au bout du compte, n'est pas si grand que vous le croyez, et peut-être même n'y a-t-il pas de mal du tout.

–Vous connaissez ce frère Joseph?

–Oui.

–Vous êtes sûr de lui?

–Un peu plus que de moi-même.

–Et vous savez où le trouver?

–Je ne le chercherai même pas.

–Comment ferons nous, alors?

–Mais nous laisserons les conventions dans les mêmes termes.

–Et les vingt mille francs?

–Nous les prendrons ailleurs qu'où nous avons cru les trouver: voilà tout.

–Quand?

–Demain.

–Vous êtes sûr?

–Je l'espère.

–Et si vous vous trompiez?

–Alors, je vous dirais, comme les sectateurs du Prophète: «Dieu est grand!»

Mejean passa la main sur son front humide de sueur.

Salvato vit l'angoisse du colonel, lui dont la sérénité avait à peine été troublée un instant.

–Et maintenant, dit-il, il nous faut remettre cette cassette à sa place et retourner au château.

–Les mains vides? fit piteusement le colonel – Je n'y retourne pas les mains vides, puisque j'y retourne avec ce billet.

–Quelle somme y avait-il dans le coffret? demanda Mejean.

–Cent vingt-cinq mille francs, répondit Salvato en remettant le coffret à sa place et en ramenant dessus la terre avec ses pieds.

–Si bien qu'à votre avis, ce billet vaut cent vingt-cinq mille francs?

–Il vaut ce que vaut pour un fils la certitude d'être aimé de son père... Mais rentrons au château comme je le disais, mon cher colonel, et, demain, à dix heures, venez me trouver.

–Pour quoi faire?

–Pour recevoir de Luisa une lettre de change de vingt mille francs, à vue sur la première maison de banque de Naples.

–Vous croyez qu'il y a, dans ce moment-ci, à Naples, une maison de banque qui payera à vue un billet de vingt mille francs?

–J'en suis sûr.

–Eh bien, moi, j'en doute. Les banquiers ne sont pas si bêtes que de payer en temps de révolution.

–Vous verrez que ceux-là seront assez bêtes pour payer même en temps de révolution, et ceux-là pour deux raisons: la première, parce que c'étaient d'honnêtes gens...

–Et la seconde?

–Parce qu'ils sont morts.

–Ah! ah! c'est sur les Backer, alors?

–Justement.

–En ce cas, c'est autre chose.

–Vous avez confiance?

–Oui.

–C'est bien heureux!

Mejean éteignit sa lanterne. Il avait trouvé un banquier qui, en temps de révolution, payait à vue une lettre de change: c'était plus que Diogène ne demandait à Athènes.

Salvato pressa de ses pieds la terre qui recouvrait le coffret. En cas de retour de son père, l'absence du billet devait lui dire que Salvato était venu.

Tous deux reprirent le même chemin qu'ils avaient déjà suivi et rentrèrent au château Saint-Elme aux premiers rayons du jour. Les nuits, au mois de juin, sont, on le sait, les plus courtes de l'année.

Luisa attendait debout et tout habillée le retour de Salvato: son inquiétude ne lui avait point permis de se coucher.

Salvato lui raconta tout ce qui s'était passé.

Luisa prit un papier et écrivit dessus un ordre à la maison Backer de payer, à son débit et à vue, une somme de vingt mille francs.

Puis, tendant le papier à Salvato:

–Tenez, mon ami, dit-elle, portez cela au colonel; le pauvre homme dormira mieux avec cette lettre de change sous son oreiller. Je sais bien, ajouta-t-elle en riant, qu'à défaut des vingt mille francs, il lui reste notre tête; mais je doute que toutes les deux ensemble, une fois coupées, il les estimât vingt mille francs.

L'espérance de Luisa fut trompée, comme l'avait été celle de Salvato. Le juge Speciale était arrivé la veille de Procida, où il avait fait pendre trente-sept personnes, et il avait mis, au nom du roi, le séquestre sur la maison Backer.

Depuis la veille, les paiements avaient cessé.

LXXXVI

LA BIENVENUE DE SA MAJESTÉ

Dès le 25 juin, avant qu'il eût appris de la bouche même de Ruffo que celui-ci se séparait de la coalition, Nelson avait envoyé au colonel Mejean l'intimation suivante:

«Monsieur, Son Éminence le cardinal Ruffo et le commandant en chef de l'armée russe vous ont fait sommation de vous rendre: je vous préviens que, si le terme qui vous a été accordé est outrepassé de deux heures, vous devrez en subir les conséquences, et que je n'accorderai plus rien de ce qui vous a été offert.

»NELSON.»

Pendant les jours qui suivirent cette sommation, c'est-à-dire du 26 au 29, Nelson fut occupé à faire arrêter les patriotes, à marchander la trahison du fermier et à faire pendre Caracciolo; mais cette oeuvre de honte terminée, il put s'occuper de l'arrestation des patriotes qui n'étaient point encore entre ses mains et du siège du château Saint-Elme.

En conséquence, il fit descendre à terre Troubridge avec treize cents Anglais, tandis que le capitaine Baillie se joignait à lui avec cinq cents Russes.

Pendant les six premiers jours, Troubridge fut secondé par son ami le capitaine Ball; mais, celui-ci ayant été envoyé à Malte, il fut remplacé par le capitaine Benjamin Hollowel, celui-là même qui avait fait cadeau à Nelson d'un cercueil taillé dans le grand mât du vaisseau français *l'Orient*.

Quoi qu'en aient dit les historiens italiens, une fois acculé au pied de ses murailles, Mejean, qui, par ses négociations, avait compromis l'honneur national, voulut sauver l'honneur français.

Il se défendit courageusement, et le rapport à lord Keith, de Nelson, qui se connaissait en courage, rapport qui commence par ces mots: «*Pendant un combat acharné de huit jours, dans lequel notre artillerie s'est avancée à cent quatre-vingts yards des fossés...*» en est un éclatant témoignage.

Pendant ces huit jours, le cardinal était resté les bras croisés sous sa tente.

Dans la nuit du 8 au 9 juillet, on signala deux bâtiments que l'on crut reconnaître, l'un pour anglais, l'autre pour napolitain, et qui, passant à l'ouest de la flotte anglaise, faisaient voile vers Procida.

Le matin du 9, en effet, on vit dans le port de cette île deux vaisseaux, dont l'un, le *Sea-Horse*, portait le pavillon anglais, et l'autre, *la Sirène*, portait non-seulement le pavillon napolitain, mais encore la bannière royale.

Le 9, au matin, le cardinal recevait du roi cette lettre, sans grande importance pour notre histoire, mais qui prouvera du moins que nous n'avons laissé passer aucun document sans l'avoir lu et utilisé.

«Procida, 9 juillet 1799.

»Mon éminentissime,

»Je vous envoie une foule d'exemplaires d'une lettre que j'ai écrite pour mes peuples. Faites-la leur connaître immédiatement, et rendez-moi compte de l'exécution de mes ordres par Simonetti, avec lequel j'ai longuement causé ce matin. Vous comprendrez ma détermination à l'égard des employés du barreau.

»Que Dieu vous garde comme je le désire.

»Votre affectionné,

»FERDINAND B.»

Le roi était attendu de jour en jour. Le 2 juillet, il avait reçu les lettres de Nelson et de Hamilton qui lui annonçaient la mort de Caracciolo et qui le pressaient de venir.

Le même jour, il écrivait au cardinal, dont il n'avait point encore reçu la démission:

«Palerme, 2 juillet 1799.

»Mon éminentissime,

»Les lettres que je reçois aujourd'hui, et celle surtout que j'ai reçue dans la soirée du 20, m'ont vraiment consolé en me montrant que les choses *prennent un bon pli*, celui que je désirais, que je m'étais fixé d'avance pour faire marcher d'accord les affaires terrestres avec l'aide divine et vous mettre en état de me mieux servir.

»Demain, selon l'invitation faite par l'amiral Nelson et par vous, et surtout pour faire honneur à ma parole, je partirai avec un convoi de troupes pour me rendre à Procida, où je vous reverrai, vous communiquerai mes ordres et prendrai toutes les dispositions nécessaires pour le bien, la sécurité et la félicité de tous les sujets qui sont restés fidèles.

»Je vous en prévient d'avance, en vous assurant que vous retrouverez en moi,

»Votre toujours affectionné,

»FERDINAND B.»

Et, en effet, le lendemain, 3 juillet, le roi s'embarquait, non point sur le *Sea-Horse*, comme l'y avait invité Nelson, mais sur la frégate *la Sirène*. Il craignait, en donnant, au retour, le même signe de préférence aux Anglais qu'il leur avait donné en allant, – il craignait, disons-nous, de porter à son comble la désaffection de la marine napolitaine, déjà grande par suite de la condamnation et de la mort de Caracciolo.

Nous avons dit qu'aussitôt arrivé, le roi avait écrit au cardinal; mais on peut voir, malgré la protestation d'amitié qui termine la lettre, ou plutôt par cette même protestation d'amitié, qu'il y a un refroidissement visible entre ces deux illustres personnages.

Ferdinand avait amené avec lui Acton et Castelcicala. La reine avait voulu rester à Palerme: elle savait combien elle était impopulaire à Naples et avait craint que sa présence ne nuisît au triomphe du roi.

Toute la journée du 9, le roi resta à Procida, écoutant le rapport de Speciale, et, malgré son dégoût pour le travail, dressant lui-même la liste des membres de la nouvelle junte d'État qu'il devait instituer, et celle des coupables qu'elle allait avoir à juger.

Il n'y a point à douter de la peine que daigna prendre, en cette circonstance, le roi Ferdinand, – cette double liste, que nous avons eu entre les mains et que nous avons renvoyée des archives de Naples à celles de Turin, étant tout entière écrite de la main de Sa Majesté.

Mettons d'abord sous les yeux de nos lecteurs la liste des bourreaux: à tout seigneur tout honneur!

Puis nous y mettrons celle des victimes.

Cette junte d'État nommée par le roi se composait ainsi:

Le président: Felice Ramani;

Le procureur fiscal: Guidobaldi;

Juges: les conseillers Antonio della Rocca, don Angelo di Fiore, don Gaetano Sambuti, don Vincenzo Speciale.

Juges de vicairie: don Salvatore di Giovanni.

Procureur des accusés: don Alessandro Nara.

Défenseurs des accusés: les conseillers Vanvitelli et Mulès.

Les deux derniers, comme on le comprend bien, n'étaient qu'une fiction de légalité.

Cette junte d'État fut chargée de juger, c'est-à-dire de condamner extraordinairement et sans appel,

A MORT:

Tous ceux qui avaient enlevé, des mains du gouverneur Ricciardo Brandi, le château Saint-Elme, – Nicolino Caracciolo en tête, bien entendu;

(Par bonheur, Nicolino Caracciolo, qui avait reçu mission de Salvato de sauver l'amiral Caracciolo, étant arrivé à la ferme le jour même de son arrestation, et ayant appris la trahison du

fermier, n'avait point perdu un instant, s'était jeté dans la campagne et était venu se mettre sous la protection du commandant français de Capoue, le colonel Giraldon.)

Tous ceux qui avaient aidé les Français à entrer à Naples;
Tous ceux qui avaient pris les armes contre les lazzaroni;
Tous ceux qui, après l'armistice, avaient conservé des relations avec les Français;
Tous les magistrats de la République;
Tous les représentants du gouvernement;
Tous les représentants du peuple;
Tous les ministres;
Tous les généraux;
Tous les juges de la haute commission militaire;
Tous les juges du tribunal révolutionnaire;
Tous ceux qui avaient combattu contre les armées du roi;
Tous ceux qui avaient renversé la statue de Charles III;
Tous ceux qui, à la place de cette statue, avaient planté l'arbre de la liberté;

Tous ceux qui, sur la place du Palais, avaient coopéré ou même simplement assisté à la destruction des emblèmes de la royauté et des bannières bourbonniennes ou anglaises;

Enfin, tous ceux qui, dans leurs écrits ou dans leurs discours, s'étaient servis de termes offensants pour la personne du roi, de la reine, ou des membres de la famille royale.

C'étaient à peu près quarante mille citoyens menacés de mort par une seule et même ordonnance.

Les dispositions plus douces, c'est-à-dire celles qui n'emportaient que la condamnation à l'exil, menaçaient à peu près soixante mille personnes.

C'était plus du quart de la population de Naples.

Cette occupation, que le roi regardait comme pressée avant toutes, lui prit toute la journée du 9.

Le 10 au matin, la frégate *la Sirène* quitta le port de Procida et fit voile vers *le Foudroyant*.

A peine le roi eut-il mis le pied sur le pont, que *le Foudroyant*, au coup de sifflet du contre-mât, se pavosa comme pour une fête, et que l'on entendit les premières détonations d'une salve de trente et un coups de canon.

Le bruit s'était déjà répandu que le roi était à Procida; la canonnade partie des flancs du *Foudroyant* apprit au peuple qu'il était à bord du vaisseau amiral.

Aussitôt, une foule immense accourut sur la plage de Chiaïa, de Santa-Lucia et de Marinella. Une multitude de barques, ornées de bannières de toutes couleurs, sortirent du port, ou plutôt se détachèrent de la rive et voguèrent vers l'escadre anglaise pour saluer le roi et lui souhaiter la bienvenue. En ce moment, et pendant que le roi était sur le pont, regardant, avec une longue-vue, le château Saint-Elme, contre lequel, en l'honneur de son arrivée, sans doute, le canon anglais faisait rage, un boulet anglais coupa, par hasard, la hampe du drapeau français arboré sur la forteresse, comme si les assiégeants eussent calculé ce moment pour donner au roi ce spectacle, qu'il regarda comme un heureux présage.

Et, en effet, au lieu que ce fût la bannière tricolore qui reparût, ce fut la bannière blanche, c'est-à-dire le drapeau parlementaire.

L'apparition inattendue de ce symbole de paix, qui semblait ménagée pour l'arrivée du roi, produisit un effet magique sur tous les assistants, qui éclatèrent en hurras et en applaudissements, tandis que les canons du château de l'Oeuf, du Château-Neuf et du château del Carmine répondaient joyeusement aux salves parties des flancs du vaisseau amiral anglais.

Et, à propos de la chute de cette bannière, qu'on nous permette d'emprunter quelques lignes à Dominique Sacchinelli, l'historien du cardinal: elles sont assez curieuses pour trouver place ici, n'interrompant d'ailleurs aucunement notre récit.

«Consacrons, dit-il, un paragraphe aux singuliers accidents du hasard, qui eurent lieu pendant cette révolution.

»Le 23 janvier, un boulet lancé par les jacobins de Saint-Elme, coupa la lance de la bannière royale qui flottait sur le Château-Neuf, et sa chute détermina l'entrée des troupes françaises à Naples.

»Le 22 mars, un obus fait tomber du château de Cotrone la bannière républicaine, et cet accident, considéré comme un miracle, amène la révolte de la garnison contre les patriotes et facilite aux royalistes l'occupation du château.

»Enfin, le 10 juillet, la chute de la bannière française, déployée au-dessus du château Saint-Elme, amène la capitulation de ce fort.

»Et, ajoute l'historien, celui qui voudrait confronter les dates verrait que tous ces accidents, de même que les plus importants qui eurent lieu pendant l'entreprise du cardinal Ruffo, eurent lieu des vendredis.»

Détournons les yeux du château Saint-Elme, où nous aurons plus d'une fois encore l'occasion de les reporter, pour suivre du regard une barque qui se détache du rivage un peu au-dessus du pont de la Madeleine, et s'avance, sans pavillon, silencieuse et sévère, au milieu de toutes ces barques bruyantes et pavoisées.

Elle porte le cardinal Ruffo, qui, en échange de l'hommage qu'il va faire au roi de son royaume reconquis, vient lui demander, pour toute grâce, de maintenir les traités qu'il a signés en son nom, et de ne pas faire à son honneur royal la souillure d'un manque de parole.

Voilà encore une de ces occasions où le romancier est forcé de céder la plume à l'historien, et des faits où l'imagination n'a pas le droit d'ajouter un mot au texte implacable de l'annaliste.

Et que le lecteur veuille bien se rappeler que les lignes que nous allons mettre sous ses yeux sont tirées d'un livre publié par Dominique Sacchinelli en 1836, c'est-à-dire en plein règne de Ferdinand II, ce grand étouffeur de la presse, et publié avec permission de la censure.

Voici les propres paroles de l'honorable historien:

«Pendant que l'on traitait avec le commandant français de la reddition du fort Saint-Elme, le cardinal se rendit à bord du *Foudroyant*, pour informer de vive voix le roi Ferdinand de ce qui était arrivé avec les Anglais, à l'endroit de la capitulation du Château-Neuf et du château de l'Oeuf, et du scandale que produisait la violation de ces traités. Sa Majesté se montra d'abord disposée à observer et à suivre la capitulation; cependant, elle ne voulut rien décider sans avoir entendu Nelson et Hamilton.

»Tous deux furent appelés à donner leur avis.

»Hamilton soutint cette doctrine diplomatique, que les souverains ne traitaient pas avec leurs sujets rebelles, et déclara que le traité devait être nul et non avenu.

»Nelson ne chercha point de faux-fuyants. Il manifesta une haine profonde contre tout révolutionnaire à la mode française, disant qu'il fallait extirper jusqu'à la racine du mal pour empêcher de nouveaux malheurs, puisque, les républicains étant obstinés dans le péché et incapables de repentir, ils commettraient, aussitôt que s'en présenterait l'occasion, de pires et plus funestes excès, et qu'enfin l'exemple de leur impunité servirait d'aiguillon à tous les malintentionnés.

»Et, de même que Nelson avait rendu inefficaces les remontrances faites par le cardinal Ruffo au moment du traité, de même il réussit par ses intrigues à paralyser les mêmes intentions du roi et le désir de clémence qu'il avait un moment manifesté.»

Le roi décida donc, malgré les instances que le cardinal Ruffo poussa jusqu'à la supplication, Nelson et Hamilton, ces deux mauvais génies de son honneur, entendus, – que les capitulations du château de l'Oeuf et du Château-Neuf seraient tenues pour nulles et non avenues.

A peine cette décision fut-elle prise, que le cardinal, se voilant le visage d'un pan de sa robe de pourpre, descendit dans le bateau qui l'avait amené et rentra dans cette maison où les traités avaient été signés, en vouant cette monarchie qu'il venait de rétablir aux vengeances, tardives peut-être, mais certaines, de la justice divine.

Et, le même jour, les prisonniers détenus à bord du *Foudroyant* et des felouques qui devaient les conduire en France furent débarqués et conduits, enchaînés deux à deux, dans les prisons du château de l'Oeuf, du Château-Neuf, du château des Carmes et de la Vicairie. Et, comme ces prisons n'étaient pas suffisantes, – les lettres du roi elles-mêmes accusent *huit mille captifs*, – ceux qui ne purent tenir dans ces quatre châteaux furent conduits aux Granili, convertis en prisons supplémentaires.

Ce que voyant, les lazzaroni pensèrent qu'avec le roi Nasone, les jours des fêtes sanglantes étaient revenus, et, par conséquent, ils se remirent à piller, à brûler et à tuer avec plus d'entrain que jamais.

Selon l'habitude que nous avons prise, depuis le commencement de ce livre, de ne rien affirmer des horreurs commises à cette époque, de si haut ou de si bas qu'elles vinssent, sans appuyer notre dire de documents authentiques, nous emprunterons les lignes suivantes à l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de Naples*:

«Les journées du 9 et du 10 furent signalées par les crimes et les infamies de toute espèce qui furent commis et desquels ma plume se refuse à tracer le tableau. Ayant allumé un grand feu en face du palais royal, les lazzaroni jetèrent dans les flammes sept malheureux arrêtés quelques jours auparavant, et poussèrent la cruauté jusqu'à manger les membres, tout saignants encore, de leurs victimes. L'infâme archiprêtre Rinaldi se glorifiait d'avoir pris part à cet immonde banquet.»

Outre l'archiprêtre Rinaldi, un homme se faisait remarquer à cette orgie d'anthropophages: de même que Satan préside au sabbat, lui présidait à cette horrible subversion de toutes les lois de l'humanité.

Cet homme était Gaetano Mammone.

Rinaldi mangeait les chairs à moitié cuites; Mammone buvait le sang à même les blessures. Le hideux vampire a laissé une telle impression de terreur dans l'esprit des Napolitains, qu'aujourd'hui encore, aujourd'hui qu'il est mort depuis plus de quarante-cinq ans, pas un habitant de Sora, c'est-à-dire du pays où il était né, n'a osé répondre à mes questions et me donner des renseignements sur lui. «Il buvait le sang comme un ivrogne boit du vin!» voilà ce que j'ai entendu dire par dix vieillards qui l'avaient connu, et c'est en réalité la seule réponse qui m'ait été faite par vingt personnes différentes qui l'avaient vu s'enivrer de cette odieuse boisson.

Mais un homme que l'on se fût attendu à voir prendre une part frénétique à la réaction, et qui, au grand étonnement de tous, au lieu d'y prendre part, paraissait, au contraire, la voir s'accomplir avec terreur, c'était fra Pacifico.

Depuis le meurtre de l'amiral François Caracciolo, pour lequel il avait un culte, fra Pacifico avait senti toutes ses convictions l'abandonner. Comment pendait-on comme traître et comme jacobin un homme qu'il avait vu servir son roi avec tant de fidélité et combattre avec tant de courage?

Puis un autre fait jetait encore un grand trouble dans son esprit, étroit mais loyal: comment, après avoir tant fait, – et fra Pacifico savait mieux que personne ce qu'il avait fait, – comment, après avoir tant fait, le cardinal était-il non-seulement sans puissance, mais à peu près disgracié? et comment était-ce Nelson, un Anglais, – qu'en sa qualité de bon chrétien, il détestait presque autant comme hérétique, qu'en sa qualité de bon royaliste il détestait les jacobins, – comment était-ce Nelson qui avait maintenant tout pouvoir, qui jugeait, qui condamnait, qui pendait?

On avouera qu'il y avait dans ces deux faits de quoi jeter du doute même dans un cerveau plus fort que celui de fra Pacifico.

Aussi, comme nous l'avons dit, voyait-on le pauvre moine en simple spectateur aux exploits de Rinaldi, de Mammone et des lazzaroni qui suivaient leur exemple. Quand la férocité de ces hordes de cannibales devenait trop grande, on le voyait même détourner la tête et s'éloigner, sans frapper comme d'habitude le pauvre Giacobino de son bâton; et, si c'était à pied qu'il vaguait ainsi par les rues, préoccupé d'une idée secrète, cette fameuse tige de laurier, autrefois massue, était devenue un bourdon de pèlerin, sur lequel, comme s'il était fatigué d'un long voyage, il appuyait, dans des haltes fréquentes et pensives, ses deux mains et son visage.

Quelques personnes, qui avaient remarqué ce changement et que ce changement préoccupait, prétendaient même avoir vu fra Pacifico entrer dans des églises, s'y agenouiller et prier.
Un capucin priant! Ceux à qui l'on racontait cela ne voulaient pas le croire.

LXXXVII L'APPARITION

Tandis que l'on égorgeait dans les rues de Naples, il y avait grande fête dans le port.

D'abord, comme l'avait indiqué la bannière blanche élevée sur le fort Saint-Elme, au lieu et place de la bannière tricolore, le château Saint-Elme demandait à capituler, et des négociations s'étaient à l'instant même ouvertes entre le colonel Mejean et le capitaine Troubridge. Les principales questions étaient arrêtées; ce qui fait que le roi qui tenait, sinon à avoir, du moins à paraître conserver quelques égards pour le cardinal, pouvait lui écrire, vers trois heures de l'après-midi, le billet suivant:

«A bord du *Foudroyant*, 10 juillet 1769.

»Mon éminentissime, je viens, par la présente, vous prévenir que, ce soir, peut-être, Saint-Elme sera à nous. Je crois donc faire chose qui vous soit agréable en expédiant votre frère Ciccio à Palerme avec cette heureuse nouvelle. Je le récompenserai, en même temps, comme le méritent ses bons services et les vôtres. Faites donc qu'il soit prêt à partir avant l'*Ave Maria*. Conservez-vous en bonne santé, et croyez-moi toujours » Votre même affectionné,

»FERDINAND B.»

Francesco Ruffo n'avait pas, fait un long séjour à Naples, – arrivé le 9 au matin, il repartait le 10 au soir; – mais le roi, qui, sur les rapports de Nelson et de Hamilton, se défiait du cardinal, aimait mieux don Ciccio, comme il l'appelait, à Palerme que près de son frère.

Don Ciccio, qui ne conspirait pas et qui n'avait jamais eu la moindre intention de conspirer, se trouva prêt à l'heure indiquée, et partit pour Palerme sans faire d'observations.

Il avait laissé, en partant, à sept heures du soir, le vaisseau amiral préparé pour une grande fête. Le roi avait écarté le rapport de son juge de confiance Speciale, et, parmi les personnes qui étaient venues le visiter et le féliciter à bord, il avait fait un choix et distribué ses invitations pour le soir.

Il y avait bal et souper à bord du *Foudroyant*.

En un tour de main, et comme il arrive lorsque se fait entendre le branle-bas de combat, les cloisons de l'entre-pont furent enlevées, chaque canon devint un massif de fleurs ou un buffet de rafraîchissements, et, à neuf heures du soir, le vaisseau, illuminé de ses grandes vergues aux vergues de cacatois, était prêt à recevoir ses invités.

On vit alors, à la lueur des flambeaux, et comme une illumination mouvante, se détacher du rivage des centaines de barques, les unes portant les élus qui devaient monter à bord, les autres les flatteurs qui venaient, avec des musiciens, donner des sérénades; les autres, enfin, contenaient les simples curieux venant pour voir et surtout pour être vus.

Ces barques étaient surchargées de femmes élégantes, couvertes de diamants et de fleurs, et d'hommes bariolés de cordons et constellés de croix. Tout cela s'était tenu caché sous la République, et semblait sortir de terre au soleil de la royauté.

Pâle et triste soleil, cependant, qui, dans cette journée du 10 juillet, s'était levé et se couchait à travers une vapeur de sang!

Le bal commença: il avait lieu sur le pont.

Ce devait être un spectacle magique que cette forteresse mouvante, illuminée de sa base à son faite, qui déployait au vent ses mille pavillons, et dont tous les cordages disparaissaient sous des branches de laurier.

Nelson rendait, le 10 juillet 1799, à la royauté la fête que la royauté lui avait donnée le 22 septembre 1798.

Comme l'autre, celle-ci devait avoir son apparition, mais plus terrible, plus fatale, plus funèbre encore que la première!

Autour de ce bâtiment, où, la peur, plus encore que l'amour, avait réuni une cour à laquelle il ne manquait que les quelques personnes qui avaient suivi la royauté à Palerme, cour dont la belle courtisane était la reine, se pressaient, nous l'avons dit, plus de cent barques chargées de musiciens, qui, exécutant les mêmes airs que l'orchestre du vaisseau, étendaient, pour ainsi dire, sur le golfe, éclairé par une lune magnifique, une nappe d'harmonie.

Naples était bien, cette nuit-là, la Parthénope antique, fille de la molle Eubée, et son golfe était bien celui des sirènes.

Dans les plus voluptueuses fêtes données sur le lac Maréotis par Cléopâtre à Antoine, le ciel n'avait pas fourni un dais plus constellé d'étoiles, la mer miroir plus limpide, l'atmosphère une brise plus parfumée.

Il est vrai que, de temps en temps, quelque cri de douleur, poussé par ceux que l'on égorgeait passait dans l'air, au milieu du frémissement des harpes, des violons et des guitares, pareil à une plainte de l'esprit des eaux, mais Alexandrie, dans ses jours de fête, n'avait-elle pas eu, elle aussi, les gémissements des esclaves sur lesquels on essayait des poisons?

A minuit, une fusée qui éclata dans le profond azur du ciel napolitain, éparpillant ses étincelles d'or, donna le signal du souper. Le bal cessa, sans que la musique s'éteignît, et les danseurs, devenus convives, descendirent dans l'entre-pont, dont l'entrée jusque-là avait été défendue par des sentinelles.

Si nous parlions encore aujourd'hui le langage en vogue à cette époque, nous dirions que Comus, Bacchus, Flore et Pomone avaient réuni, à bord du *Foudroyant*, leurs trésors les plus précieux. Les vins de France, de Hongrie, de Portugal, de Madère, du Cap, de la Commanderie, étincelaient dans des bouteilles du plus pur cristal d'Angleterre, et eussent pu donner non-seulement la gamme de toutes les couleurs, mais encore celle de toutes les pierres précieuses, depuis la limpidité du diamant jusqu'au carmin du rubis. Des chevreuils et des sangliers, rôtis tout entiers, des paons étalant leur queue d'émeraude et de saphirs, des faisans dorés dressant hors du plat leur tête de pourpre et d'or, des poissons à épée menaçant les convives de leur lame, des langoustes gigantesques descendant en droite ligne de celles qu'Apicius faisait venir de Stromboli, des fruits de toute espèce, des fleurs de toute saison, encombraient une table qui s'étendait de la proue à la poupe de l'immense bâtiment, dont la longueur devenait incommensurable, centuplée qu'elle était par d'immenses glaces dressées à ses extrémités. A bâbord et à tribord du bâtiment, c'est-à-dire à droite et à gauche, tous les sabords étaient ouverts, et, à la poupe, aux deux côtés de la glace, deux grandes portes donnaient sur l'élégante galerie qui servait de balcon à l'amiral.

Entre chaque sabord étincelaient-ornements pittoresques et guerriers tout à la fois-des trophées de mousquetons, de sabres, de pistolets, de piques et de haches d'abordage dont les lames, si souvent rougies de sang français, réfléchissaient et renvoyaient, éblouissant, l'éclat de mille bougies, et semblaient des soleils d'acier.

Si habitué que le fut Ferdinand aux luxueux repas du palais royal, de la Favorite et de Caserte, il ne put, en mettant le pied sur le plancher de cette nouvelle salle à manger, retenir un cri d'admiration.

Les palais d'Armide, popularisés par la poésie du Tasse, n'offraient rien de plus féerique ni de plus merveilleux.

Le roi prit place à table, et désigna pour s'asseoir à sa droite Emma Lyonna, à sa gauche Nelson, et devant lui sir William. Les autres prirent place, selon les droits que l'étiquette leur donnait d'être plus ou moins rapprochés du roi.

Tout le monde assis, l'oeil de Ferdinand erra vaguement sur cette double file de convives. Peut-être pensait-il que celui qui avait les premiers droits à cette fête en était non-seulement absent, mais exilé, et prononçait-il tout bas le nom du cardinal Ruffo.

Mais Ferdinand n'était pas homme à garder longtemps dans son esprit une bonne pensée, surtout lorsque cette bonne pensée portait avec elle le reproche d'ingratitude.

Il secoua la tête, prit le sourire narquois qui lui était habituel, et, de même qu'il avait dit, en rentrant à Caserte, après sa fuite de Rome: «On est mieux ici que sur la route d'Albano!» il se frotta les mains en disant, par allusion à la tempête qu'il avait essuyée lors de sa fuite en Sicile:

—On est mieux ici que sur la route de Palerme!

Une rougeur passa sur le front blafard et maladif de Nelson. Il pensait à Caracciolo, au triomphe de l'amiral napolitain pendant cette traversée, à l'injure qu'il lui avait faite en venant, déguisé en pilote, à son bord, et en conduisant le *Van-Guard* au milieu des écueils qui hérissent l'entrée du port de Palerme, écueils dans lesquels, moins pratique de ces parages difficiles, il n'avait point osé s'aventurer.

L'oeil unique de Nelson lança une flamme, puis un sourire crispa ses lèvres, — probablement celui de la vengeance satisfaite.

Le pilote était parti pour l'Océan où il n'y a point dé port!

A la fin du souper, la musique joua le *God save the king*, et Nelson, avec cet implacable orgueil anglais qui n'observe aucune convenance, se leva, et, sans songer, ou plutôt sans s'inquiéter s'il avait à sa table un autre souverain, porta la santé du roi George.

Les hurras frénétiques des officiers anglais assis à la table de Nelson et ceux des matelots postés sur les vergues répondirent à ce toast; les canons de la seconde batterie éclatèrent.

Le roi Ferdinand, qui, sous des dehors vulgaires, cachait une grande science et surtout une grande observation de l'étiquette, se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Cinq minutes après, sir William Hamilton porta, à son tour, la santé du roi Ferdinand. Les mêmes hurras éclatèrent, et le canon lui rendit les mêmes honneurs.

Il n'en parut pas moins au roi Ferdinand que l'on avait interverti l'ordre des toasts et que c'était à lui qu'était dû l'honneur de la santé.

Aussi, comme les barques qui entouraient le bâtiment et qui se pressaient surtout à l'arrière avaient fait entendre de frénétiques acclamations, le roi jugea qu'il devait partager ses remerciements entre les convives présents et ceux qui, moins heureux, mais non moins dévoués, entouraient *le Foudroyant*.

Il fit donc un léger signe de tête pour remercier sir William, vida son verre à moitié plein, puis sortit sur la galerie, et alla saluer ceux qui, par crainte, par dévouement ou par bassesse, venaient de lui donner cette marque de sympathie.

A la vue du roi, les hurras, les applaudissements, les acclamations, éclatèrent; les cris de «Vive le roi!» semblèrent sortir du fond de l'abîme pour monter au ciel.

Le roi salua et commença le geste de porter la main à sa bouche; mais tout à coup sa main s'arrêta, son regard devint fixe, ses yeux se dilatèrent horriblement, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et un cri rauque, peignant à la fois l'étonnement et la terreur, érailla sa gorge et sortit de sa poitrine.

En même temps, un grand tumulte se fit à bord des barques, qui s'écartèrent à droite et à gauche en laissant un grand espace vide.

Au milieu de cet espace s'élevait, chose terrible à voir, sortant de l'eau jusqu'à la ceinture, le cadavre d'un homme que, malgré les algues dont était couverte sa chevelure, aplatie contre les tempes, malgré sa barbe hérissée, malgré son visage livide, on pouvait reconnaître pour celui de l'amiral Caracciolo.

Ces cris de «Vive le roi!» semblaient l'avoir tiré du fond de la mer, où il dormait depuis treize jours, pour venir mêler son cri de vengeance aux cris de la flatterie et de la lâcheté.

Le roi, au premier coup d'oeil, l'avait reconnu; tout le monde l'avait reconnu. Voilà pourquoi Ferdinand était resté le bras suspendu, le regard fixe, l'oeil hagard, râlant un cri d'effroi; voilà pourquoi les barques s'étaient écartées d'un mouvement unanime et précipité.

Ferdinand voulut un instant mettre en doute la réalité de cette apparition, mais inutilement: le cadavre, suivant le mouvement onduleux de la mer, s'inclinait et se redressait, comme s'il eût salué celui qui le regardait, muet et immobile d'épouvante.

Mais peu à peu les nerfs crispés du roi se détendirent, sa main trembla et laissa tomber son verre, qui se brisa sur la galerie, et il rentra pâle, effaré, haletant, cachant sa tête dans ses mains en criant:

–Que veut-il? que me demande-t-il?

A la voix du roi, à la terreur visible qui se peignait sur ses traits, tous les convives se levèrent effrayés, et, se doutant que le roi avait vu de la galerie quelque spectacle qui l'avait effrayé, coururent à la galerie.

Au même instant, ces mots, sortis de toutes les bouches comme un frisson électrique, passèrent par tous les coeurs:

–L'amiral Caracciolo!

Et, à ces mots, le roi, tombant sur un fauteuil, répéta:

–Que veut-il? que me demande-t-il?

–Que vous lui accordiez le pardon de sa trahison, sire, répondit sir William, courtisan jusqu'en face de ce roi éperdu et de ce cadavre menaçant.

–Non! s'écria le roi, non! il veut autre chose! il demande autre chose!

–Une sépulture chrétienne, sire, murmura à l'oreille de Ferdinand le chapelain du Foudroyant.

–Il l'aura! répondit le roi, il l'aura!

Puis, trébuchant dans les escaliers, se heurtant aux murailles du navire, il se précipita dans sa chambre, dont il referma la porte derrière lui.

–Harry, prenez une barque et allez repêcher cette charogne, dit Nelson, de la même voix qu'il eût dit: «Déployez le grand hunier,» ou: «Carguez la voile de misaine.»

LXXXVIII

LES REMORDS DE FRA PACIFICO

La fête de Nelson avait fini, comme le songe d'Athalie, par un coup de tonnerre.

Emma Lyonna avait d'abord voulu tenir ferme devant la terrible apparition; mais le mouvement de la houle qui venait du sud-est, poussant d'un mouvement visible le cadavre vers le vaisseau, elle était rentrée à reculons et était tombée à moitié évanouie sur un fauteuil.

C'est alors que Nelson, inébranlable dans son courage comme il était implacable dans sa haine, avait donné à Harry l'ordre que nous avons entendu.

Harry avait obéi à l'instant même: une barque du vaisseau avait glissé sur ses palans, six hommes et un contre-maître y étaient descendus, et le capitaine Harry les avait suivis.

Comme une volée d'oiseaux au milieu desquels s'abat un milan, toutes les barques, nous l'avons dit, s'étaient écartées du cadavre, et, musique muette, flambeaux éteints, glissaient à la surface de la mer, faisant jaillir à chaque coup de rames une gerbe d'étincelles.

Celles qui étaient séparées de la terre par le cadavre faisaient un grand détour pour le contourner et agitaient d'autant plus leurs avirons qu'elles avaient un plus grand cercle à parcourir.

Sur le bâtiment, tous les convives, levés de table, s'étaient rejetés en arrière et se pressaient du côté opposé à l'apparition, chacun appelant ses bateliers. Les officiers anglais, seuls, occupaient la galerie, et, par des railleries plus ou moins grossières, apostrophaient le cadavre, vers lequel s'avançaient à grands coups d'avirons le capitaine Harry et ses hommes.

Arrivé près de lui, et voyant que ses hommes hésitaient à le toucher, Harry le prit par les cheveux et essaya de le soulever hors de l'eau; mais on eût dit, tant le corps était pesant, qu'il était retenu dans la mer par une force invisible, et les cheveux restèrent dans la main du capitaine.

Il fit entendre un juron dans l'accent duquel le dégoût dominait, lava sa main dans la mer et ordonna à deux de ses hommes de prendre le cadavre par la corde restée à son cou, et de le tirer dans la barque.

Mais la tête détachée du corps, dont elle ne pouvait supporter le poids, obéit seule à leur effort et vint rouler dans la barque.

Harry frappa du pied.

—Ah! démon! murmura-t-il, tu as beau faire, tu y viendras tout entier, dussé-je t'arracher membre à membre!

Le roi priait dans sa cabine, tenant le chapelain par le collet de son habit et le secouant d'un tremblement nerveux; Nelson faisait respirer des sels à la belle Emma Lyonna; sir William essayait d'expliquer l'apparition à l'aide de la science; les officiers raillaient de plus en plus; les barques continuaient de fuir.

Les matelots, d'après l'ordre du capitaine Harry, avaient passé la corde, qui serrait le cou de Caracciolo, sous ses bras, et attiraient à eux; mais, quoique les corps, dans l'eau, perdent un tiers à peu près de leur pesanteur, les efforts des quatre hommes réunis parvinrent à grand'peine à faire passer le tronc par-dessus le bordage du canot.

Les officiers anglais battirent des mains avec de grands éclats de rire et en criant:

—Hourra pour Harry!

La barque regagna le bâtiment et fut amarrée sous le beaupré.

Les officiers, curieux de connaître la cause de ce phénomène, passèrent du gaillard d'arrière au gaillard d'avant, tandis que les convives quittaient furtivement le vaisseau par les escaliers de tribord et de bâbord, pressés qu'ils étaient de fuir un spectacle qui, pour la plupart d'entre eux, avait quelque chose de diabolique, ou tout au moins de surnaturel.

Sir William avait rencontré juste en disant que les corps des noyés, après un certain temps, se remplissaient d'air et d'eau, et revenaient naturellement à la surface de la mer; mais ce qu'il y avait d'étonnant, d'extraordinaire, de miraculeux, c'est que celui de l'amiral avait exécuté cette ascension, qui avait si fort épouvanté le roi, malgré les deux boulets qui lui avaient été attachés aux pieds.

Le capitaine Harry, au rapport duquel nous empruntons ces détails, pesa les deux boulets; il affirme qu'ils pesaient deux cent cinquante livres.

Le chapelain de *la Minerve*, celui-là même qui avait préparé Caracciolo à la mort, fut appelé et consulté sur ce qu'il y avait à faire du cadavre.

–Le roi a-t-il été prévenu? demanda-t-il.

–Le roi est un des premiers qui aient vu l'apparition, lui fut-il répondu.

–Et qu'a-t-il dit?

–Dans sa frayeur, il a permis que le cadavre eût une sépulture chrétienne.

–Eh bien, alors, dit le chapelain, il faut faire ce que le roi a ordonné.

–Faites ce qu'il y a à faire, lui fut-il répondu.

Et l'on ne s'occupa plus de Caracciolo, tout le soin des funérailles étant abandonné au chapelain. Mais il lui vint bientôt un aide auquel il ne s'attendait pas.

Le corps de l'amiral était resté, toujours vêtu de ses habits de paysan, moins la veste, qu'on lui avait ôtée pour l'exécution, au fond du canot qui l'avait recueilli. Le chapelain s'était assis à l'arrière de la barque, et, à la lueur d'un falot, il lisait les prières des morts, que, par cette belle nuit de juillet, il eût pu lire à la simple lumière de la lune.

Vers le point du jour, il vit venir à lui une barque conduite par deux bateliers et montée par un seul moine. Ce moine, qui était de haute taille, se tenait debout à l'avant, aussi solide sur la pointe la plus étroite du bateau que s'il eût été marin lui-même.

Comme il fut facilement reconnu par l'officier de quart que les nouveaux arrivants avaient affaire à la barque mortuaire et non au bateau, et que Nelson avait ordonné, sinon de faire, du moins de laisser faire, on ne s'inquiétait aucunement de ce canot, qui, d'ailleurs, ne portait qu'un moine et deux bateliers.

En effet, les deux bateliers dirigeaient le canot droit sur la barque, près de laquelle il se rangea bord à bord.

Le moine échangea quelques paroles avec le chapelain, sauta dans la barque, contempla un instant le cadavre en silence et en laissant échapper de grosses larmes de ses yeux.

Pendant ce temps, le chapelain passa sur le canot qui avait amené le moine, et monta à bord du *Foudroyant*.

Il venait y demander les derniers ordres de Nelson.

Ces derniers ordres furent de faire du cadavre ce que l'on voudrait, le roi ayant permis qu'il eût une sépulture chrétienne.

Cette permission fut rapportée par le chapelain au moine, qui prit alors le cadavre entre ses bras robustes et le transborda de la barque dans le canot.

Le chapelain l'y suivit.

Puis, sur l'ordre du moine, les deux rameurs qui étaient partis du quai del Piliere, nagèrent directement vers Sainte-Lucie, paroisse de Caracciolo.

Quoique le quartier de Sainte-Lucie fût essentiellement royaliste, Caracciolo y avait fait tant de bien, qu'il y était adoré; d'ailleurs, du quartier Sainte-Lucie, la marine napolitaine tire ses meilleurs matelots, et tous ceux qui avaient servi sous l'amiral avaient conservé un vif souvenir de ces trois qualités d'un homme qui commande à d'autres hommes: le courage, la bonté, la justice.

Or, Caracciolo réunissait à un degré supérieur ces trois qualités.

Aussi, aux premiers mots qu'eut échangés le moine avec les quelques pêcheurs qu'il rencontra, et à peine le bruit eut-il couru que le corps de l'amiral venait chercher une sépulture au milieu de

ses anciens amis, que tout le quartier fut en rumeur et que le moine n'eut que le choix à faire de la maison où le corps attendrait le moment de la sépulture.

Il donna la préférence à celle qui se trouvait la plus rapprochée de la barque.

Vingt bras s'offrirent pour transporter le cadavre; mais, comme il avait déjà fait, le moine le prit entre ses bras, traversa le quai avec son précieux fardeau, le coucha sur un lit, et revint chercher la tête pour la transporter à son tour comme il avait fait du tronc.

Il demanda un drap pour l'ensevelir, et, cinq minutes après, vingt femmes revenaient, chacune criant:

—C'était un martyr: prenez le mien; il portera bonheur à la maison.

Le moine choisit le plus beau, le plus neuf, le plus fin, et, tandis que le chapelain continuait de lire les prières, que les femmes à genoux faisaient cercle autour du lit où l'amiral était déposé, et que les hommes, debout derrière elles, encombraient la porte qui dégorgeait jusque dans la rue, le moine, pieusement, dépouilla le corps, réunit la tête au tronc et l'ensevelit dans un double linceul.

Dans la maison voisine, qui était celle d'un menuisier, on entendait retentir les coups de marteau: c'était la bière que l'on clouait à la hâte.

A neuf heures, la bière fut apportée. Le moine y déposa le corps; puis toutes les femmes du quartier y apportèrent chacune, soit une branche de ce laurier qui pousse dans tous les jardins, soit une de ces fleurs qui pendent à toutes les fenêtres, de façon que le corps en fut entièrement couvert.

En ce moment, les cloches de la petite église de Sainte-Lucie tintèrent tristement, et le clergé parut à la porte.

On ferma la bière: six matelots la prirent sur leurs épaules; le moine la suivit, marchant derrière elle; toute la population de Sainte-Lucie suivit le moine.

Une dalle était levée dans le chœur, à gauche de l'autel; les chants funèbres commencèrent.

Exagéré en tout, ce peuple napolitain, qui peut-être avait battu des mains en voyant pendre Caracciolo, fondait en larmes et éclatait en sanglots au chant des prêtres qui priaient sur sa bière.

Les hommes se frappaient la poitrine du poing, les femmes se déchiraient le visage avec leurs ongles.

On eût dit qu'un malheur public, qu'une calamité universelle frappait le royaume.

Mais cela ne s'étendait que de la descente du Géant au château de l'Oeuf; à cent pas de là, on égorgeait et l'on brûlait les patriotes.

Le corps de Caracciolo fut déposé dans le caveau improvisé pour lui et qui n'était point celui de sa famille; la pierre fut scellée sur son corps, et aucune marque distinctive n'indiqua que c'était là que reposait la victime de Nelson et le défenseur de la liberté napolitaine.

Les San-Luciotés, hommes et femmes, prièrent jusqu'au soir sur la tombe, et le moine avec eux.

Le soir venu, le moine se leva, prit son bâton de laurier, qu'il avait laissé derrière la porte de la maison où avait été enseveli Caracciolo, remonta la descente du Géant, suivit la rue de Tolède au milieu des marques de vénération que lui donnait toute la basse population, entra au couvent de Saint-Estreim, en sortit un quart d'heure après, en poussant devant lui un âne avec lequel il prit le chemin du pont de la Madeleine.

Quand il atteignit les avant-postes de l'armée du cardinal, les témoignages de sympathie qu'il recueillit furent encore plus nombreux et surtout plus bruyants que ceux qu'il avait recueillis dans la ville, et ce fut précédé de la rumeur qu'excitait sa vue qu'il arriva à la petite maison du cardinal, dont les portes s'ouvrirent devant lui comme devant une ancienne connaissance.

Il attachait son âne à l'un des anneaux de la porte et monta l'escalier qui conduisait au premier étage. Le cardinal prenait le frais du soir sur sa terrasse, laquelle donnait sur la mer.

Au bruit des pas du moine, il se retourna:

—Ah! c'est vous, fra Pacifico, dit-il.

Le moine poussa un soupir.

—Moi-même, Éminence, dit-il.

–Ah! ah! je suis aise de vous revoir. Vous avez été un bon et brave serviteur du roi pendant toute la campagne. Venez-vous me demander quelque chose? Si ce que vous venez me demander est en mon pouvoir, je le ferai. Mais je vous préviens d'avance, ajouta-t-il avec un sourire amer, que mon pouvoir n'est pas grand.

Le moine secoua la tête.

–J'espère que ce que je viens vous demander, dit-il, ne dépasse pas les limites de votre pouvoir, monseigneur.

–Parlez, alors.

–Je viens vous demander deux choses, monseigneur: mon congé, la campagne étant finie, et la route que je dois suivre pour aller à Jérusalem.

Le cardinal regarda fra Pacifico avec étonnement.

–Votre congé? dit-il. Il me semble que vous l'avez pris sans me le demander.

–Monseigneur, j'étais rentré à mon couvent, c'est vrai; mais je m'y tenais aux ordres de Votre Éminence.

Le cardinal fit un signe d'approbation.

–Quant à la route de Jérusalem, dit-il, rien de plus facile que de vous l'indiquer. Mais, auparavant, cher fra Pacifico, puis-je vous demander, sans être indiscret, ce que vous allez faire en terre sainte?

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.